

Préface

Des vérités contradictoires se disputent le monde. Il en a été ainsi de tout temps, mais le défi apparaît de plus en plus vif aujourd'hui, où de nouvelles guerres ont éclaté autour de visions divergentes, d'autant plus divergentes qu'elles sont diffusées par des moyens de communication de plus en plus rapides et de plus en plus globalisés. Comment une opinion commune peut émerger constituant *la* vérité, lorsqu'on contemple celle-ci de millions de points de vue, souvent radicalement opposés ?

Il s'agit là d'un problème vieux comme la philosophie elle-même. On pourrait même dire que c'est le problème central autour duquel a évolué toute pensée philosophique depuis les présocratiques jusqu'à nos jours. La pensée occidentale n'a jamais voulu se perdre dans un bouddhisme agnostique, cherchant son chemin dans une méditation éthérée, à la fois ascèse

spirituelle et sagesse du renoncement. Ce sont les Grecs anciens qui se sont lancés en pionniers dans la quête d'un savoir réel et réaliste. Glanant les bases mathématiques des Babyloniens et des Égyptiens, Euclide fut le premier à établir un registre de théorèmes qu'on pouvait présenter comme vrais à toute conscience raisonnant normalement. Platon croyait pouvoir étendre un savoir pareil aux Idées abstraites qu'il traitait dans ses dialogues, entités transcendantes d'une luminosité pour lui éblouissante. Entre Eratosthène et Archimède, entre Thalès et Pythagore, des lois de la physique et de la géométrie ont pu être établies, qui restent valables jusqu'à nos jours.

Quelque part, donc, existe une vérité qui résiste au temps et au scepticisme. La Renaissance est revenue avec force sur cette assurance de l'homme de pouvoir, par ses propres forces et sa propre intelligence, trouver des choses vraies. Une Vérité que le christianisme avait, pendant des siècles, renvoyée dans un au-delà – de préférence inaccessible à l'homme – retourna sur terre et redevint concrète.

Dans son *Discours de la Méthode* Descartes essaie de délimiter le champ des idées claires et distinctes et la manière dont on peut les trouver et en être sûr, initiant par cet ouvrage les recherches de l'épistémologie moderne. Cette branche spéciale de la philosophie, qu'on appelle plus simplement "théorie de la connaissance", s'est

sans cesse penchée sur la problématique du vrai et du faux. La logique formelle admet ces deux valeurs (comme 1 et 0 en informatique) dans ses algorithmes et ses syllogismes... Sans toutefois jamais pouvoir ni vouloir définir ce qui s'abrite sous les désignations de "proposition vraie" et "proposition fausse".

La délimitation du vrai et du faux est une sollicitation concernant l'adéquation de notre esprit aux choses, une question qui tombe hors du champ des lois de la mathématique et de la logique.

Les lois mathématiques sont vraies, parce qu'elles sont logiquement cohérentes et déductibles d'axiomes ; les propositions ou jugements sur les choses sont vrais, parce qu'ils doivent pouvoir se confronter à une réalité existant quelque part dans le monde.

C'est sur ce problème que se penche cet essai, dans l'espoir de serrer de près notre accès à un voir clair et un dire vrai.

Par les temps qui courent, c'est une question d'une actualité brûlante.

Bruxelles, le 27 septembre 2022

Vers une définition de la vérité

Avec le développement fulgurant qu'ont connu les moyens de communication à notre époque, beaucoup de contemporains s'inquiètent et s'interrogent sur les contours de la vérité et la place qu'elle peut revendiquer.

Dans l'épistémologie actuelle, au moins une demi-douzaine de théories s'efforcent de circonscrire une définition de ce qui peut être entendu par *la vérité*. La plupart se meuvent dans l'univers de l'idéalisme le plus pur, allant d'une intuition des idées platoniciennes jusqu'à la *Wesensschau* heideggérienne. Nous ne voulons pas engager notre recherche sur ce terrain dont l'orientation idéaliste nous mène d'emblée à une impasse. Il existe aussi les théories qui se bornent à édifier des axiomatiques cohérentes, situant la vérité dans une pure étanchéité logique

ou linguistique¹, sans égard pour sa matérialité. Pour nous, les choses précédant les idées, et non pas l'inverse, tout indicateur du vrai doit comporter le monde réel avant son reflet dans la conscience. Cela ne veut pas dire qu'il y ait un monde des choses en soi.

Les choses, en tant que telles, se contentent d'être. Peu leur importe d'être connues ou de ne pas l'être. Leur reflet dans la conscience est toujours – et nécessairement – transcendantal, et cela implique une relation systémique entre le monde et la conscience. C'est celle-là qu'il convient d'explorer.

La théorie du reflet (Widerspiegelungstheorie) est la théorie officielle du marxisme, celle défendue par Lénine dans son ouvrage *Matérialisme et empiriocriticisme*. Elle pose en exergue – en tant que postulat, pour ainsi dire – la prééminence de la matière, y compris dans l'homme et dans sa conscience, laquelle est analysée comme un appareil nerveux, un amas de cellules, capables de recevoir et d'interpréter le monde extérieur par l'intermédiaire des cinq sens. À première vue cette théorie paraît très plausible, proche du bon sens et de la simple perception quotidienne.

1 Cf. Carnap, Schlick, Wittgenstein.

Une proposition est vraie, parce qu'elle correspond à ce que tout un chacun peut vérifier de ses yeux ou de ses oreilles...

Elle se rapproche de la définition qu'Aristote donnait de la vérité dans son traité de Métaphysique : la correspondance entre le “λόγος” (la parole, le dire) et le “ὄν” (l'être), ou, selon la formule scolastique “*adaequatio intellectus ad rem*”, l'adéquation de l'intellect à la chose. “Dire ce qui est” (τα ὄντα λέγειν), comme s'exprime à d'autres endroits le Stagirite. Ces formulations impliquent – avec une apparente évidence pour Aristote – la prééminence de la matière sur l'esprit. C'est celui-ci qui doit s'adapter, se conformer à ce qu'un monde extérieur lui dicte. Notre intellect attribue un prédicat à un sujet. Cette opération peut s'exprimer soit sous la formule du simple jugement prédicatif (s est p), soit sous la forme plus abstraite de la fonction relationnelle $f(x, y)$. Il s'agit, pour nos cellules nerveuses, de mémoriser une caractéristique (essentielle ou accidentelle) adhérant à un concept, soit de statuer une cohésion entre deux entités séparées (Paul aime Marie, p. ex.), voire plus s'il s'agit d'une relation plurivalente : $f(x, y, z, \dots)$.

Cependant, cette conception est contestable en raison de sa simplicité même : quid des catégories modales à travers lesquels nous faisons passer nos jugements ? Il est possible

que... Il est probable que... Certains prétendent que... Je te promets que... Quid des catégories synthétiques de causalité et de finalité que notre entendement introduit dans son interprétation du monde ? Quid des erreurs de perception à travers lesquels nous mènent nos sens : le bâton rompu dans l'eau, la figure d'un homme dans la lune, les ultra-sons et les infra-rouges, tout ce monde du non perçu, mais non moins réel que celui qui tombe sous nos organes sensoriels si imparfaits ? Même le jugement le plus élémentaire "Je vois une mouche, là" peut être invalidé à cause d'un simple défaut de notre cristallin ou de notre rétine.

Déjà Aristote s'est rendu compte de ces difficultés. Il limite sa théorie de la vérité aux propositions prédicatives. Ni les questions, ni les affirmations modales, ni les assertions sur le futur ne peuvent entrer dans le domaine du vrai ou du faux. Quant à la vérification des jugements assertoriques, elle se fait par l'évidence sensorielle, par l'épaisseur de la réalité qui impose ses critères à notre entendement... et par la Raison (νόυς), instance qui semblait aller de soi, pour les Anciens.

Marx a, à ce propos, introduit une autre pierre d'achoppement. Elle est clairement formulée dans la deuxième thèse sur Feuerbach :

« La question de savoir si la pensée humaine a une vérité objective, ce n'est pas une

question de théorie, mais une question pratique. Dans la praxis l'homme doit démontrer la vérité, c.-à-d. la réalité et la puissance, l'intrication dans la matière (die Diesseitigkeit) de sa pensée. La dispute sur la réalité ou la non-réalité de la pensée – d'une pensée qui serait isolée de la praxis – est une question purement scolastique. »

Dans le débat sur la vérité, ce texte est d'une importance capitale, parce qu'il introduit comme *critère* d'une pensée reflétant *correctement* le réel le contact par l'action. Par leur origine grecque les mots "pragma" (la chose) et "praxis" (l'action) sont étroitement liés. Toutes les erreurs possibles peuvent se loger dans mes perceptions et mon entendement, mais elles ne peuvent pas subsister dès que je commence à vouloir agir avec elles. C'est non seulement le principe de la perception quotidienne, mais aussi celui de l'empirie et donc de la science expérimentale. La tour lointaine me paraît ronde. Je m'en approche : elle est carrée ! Le plomb est plus lourd que le fer ? Je mets la même quantité sur une balance. Le monde réel impose son jugement.

Cet aspect pragmatique, auquel se conforme le langage, apparaît aussi dès que je prononce ma proposition dans le cadre intersubjectif, dans le but de communiquer, d'informer, de décrire pour un *alter ego*. Nous entrons,

dans le domaine performatif : mon langage est destiné à transformer le monde. C'est une forme d'action. Celle-ci porte sur un ou des humains qui entourent mon horizon du vécu. Je m'attends tout naturellement que dans cet espace mes paroles aient un effet, une portance, une validité. La praxis ne porte plus seulement sur une interprétation du monde objectif, mais aussi, et peut-être prioritairement, sur une interaction avec autrui. Cet *alter ego* attend évidemment de mon dire un titre de validité : vérité, tromperie, supposition, divination, discours en l'air... Nous sommes cependant toujours dans le domaine d'une action humaine sur le monde supposé réel, d'une adéquation – cette fois “*des esprits*” – à la réalité.

La théorie sémantique de la vérité nous aidera à porter plus de clarté dans notre problème. Elle fut explorée par une analyse du logicien polonais Tarski, dont l'adage est resté célèbre :

La proposition « il neige dehors » est vraie, si, et seulement si, il neige dehors.

Mais cette formulation demande une explication qui en montre la singulière complexité. Tarski distingue en fait plusieurs couches de signification, introduisant la distinction entre langage et métalangage. Celle-ci s'est imposée aujourd'hui dans toutes les logiques formelles et les mathématiques. Dans le métalangage on

définit les opérateurs dont on se sert ensuite dans le langage, évitant ainsi des apories et des paradoxes. Pour Tarski, dans l'expression *p est vrai*, *p* est une expression du langage, et *est vrai* une expression d'un métalangage. Examinons la proposition *Il neige* sous la loupe de Tarski :

- Les lettres « I, L espace N, E, I, G, E, »
donnent une expression
bien formée : métalangage sémiotique
- L'expression *il neige* est apte
à énoncer un sens : métalangage sémantique
- La phrase “il neige” est considérée
comme un agir contextuel ; le locuteur
parle en tant que cinéaste, peintre,
physicien, moniteur de ski, ex. : métalangage performatif
- La proposition °il neige° doit être considérée
comme un énoncé capable de recevoir
une référence à un état de fait ; elle peut donc
être vraie ou fausse : métalangage objectal

Seule cette dernière couche du langage subit la contrainte de la vérification ou de la falsification. Mais pour Tarski, à ce niveau le problème n'existe pas ou, en tout cas, il n'est plus de la pure logique. Il relève désormais de la théorie de la connaissance et de ce qu'elle peut appeler “une évidence”.

Le problème surgit quand cette “évidence” n’est pas de nature apodictique, mais de nature assertorique. Avec la réduction tarskienne nous sommes ramenés au vieux problème cartésien des évidences... et du malin génie. Or, il est apparent aujourd’hui que le recours à un dieu parfait et infiniment bon, garant de nos idées claires et distinctes, ne suffit plus à fournir un critère indubitable du bien-fondé ni de nos perceptions, ni de nos impressions, ni de nos concepts, ni de nos propositions.

Husserl découvre la portance intersubjective de nos énoncés pour en faire la pierre d’achoppement de leur opérabilité, donc de leur vérité. Habermas parle dans ce contexte de “titre de validité” (*Geltungsanspruch*) en se référant à un “agir communicationnel” (*kommunikatives Handeln*). C’est l’acceptabilité que notre dire reçoit dans l’interaction avec les autres humains qui lui confère, en dernière analyse, sa consistance, et donc sa portance par rapport au réel.

En fait, il s’agit d’un retour, même s’il est déguisé et habillé dans d’autres parures, à l’étalon-or de la praxis, au concept marxien qui vise une insertion de l’être générique homme dans la nature qui l’entourne, accomplissant avec elle un éternel échange organique. Remarquons que ce recours à l’expérience partagée et répétée par le consensus sensoriel constitue la règle directrice de la science expérimentale

depuis Galilée et de la jurisprudence depuis le Code Napoléon. Ce n'est pas un simple dire qui peut suffire à l'affirmation, il faut que ce dire puisse se fonder dans un contexte repérable et répétable dans la connexion des choses, et cette connexion doit être accessible d'*ego* à *alter ego*.

Le vieil argument "*ex auctoritate*", autrement formulé sous l'adage scolastique "*magister dixit*", ne peut pas non plus nous suffire ici. Pourtant il est appliqué, par nécessité, à la plupart des affirmations. Si mon professeur de géographie me dit que le Mont Everest s'élève à une altitude de 8850 m, il tient sans doute cette information d'une autre source, et moi-même je le prends comme une référence valable. Cependant, nous sommes tous les deux loin d'une vérification par action. Il faut admettre que des sources fiables l'ont actée avant nous, et que nous pouvons les relayer valablement. Il en est ainsi d'une énorme quantité d'informations que nous tenons tous les jours pour établies. Cette certitude présuppose l'existence d'une communauté humaine d'informateurs sérieux, de gens qui ont prouvé ce qu'ils affirment. Ils appartiennent à ce qu'il est convenu d'appeler la communauté scientifique, laquelle s'exprime à travers des publications supposées être "solides".

On peut leur assimiler la communauté journalistique, qui porte l'immense responsabilité de transmettre des informations non seulement

vraies, mais vérifiées, et rapportées sans les déformations du commerce, du profit et de l'audimat.

On peut y assimiler aussi la grande majorité de nos informations les plus banales et quotidiennes, au sujet desquelles nous tenons notre vis-à-vis pour un informateur fiable. À cette sphère appartiennent des propositions aussi triviales que « J'ai fermé la porte à clef » ou « Le beurre se trouve dans le frigo ».

Il faut se rendre à l'évidence que l'immense majorité de nos "connaissances" relèvent, non pas de nos propres sens, mais d'un témoignage extérieur. Nous savons, parce que nous écoutons, parce que nous lisons. La fiabilité des sources est une dimension essentielle de notre rapport à la vérité.

Elle repose donc aussi sur un accès à l'intersubjectivité et une présomption de véracité chez nos informateurs, sur leur bonne foi. Cette présupposition, aussi manifeste et primesautière qu'elle puisse paraître, n'est pas donnée de source. Elle passe par les failles retorses du genre humain.

Celui-ci est capable des impostures les plus sophistiquées, même, et peut-être surtout, chez ceux qui se prétendent une élite.

Ces derniers temps on assiste de plus en plus souvent à des thèses de doctorat ou à des

publications soi-disant fouillées et innovatrices qui, tout examen fait, s'avèrent être des baudruches. Leurs auteurs, soit par désir de gloire, soit par appât de gain, soit par simple effronterie, ont osé publier de fausses statistiques, de fausses expériences, des *fake news*, banalement dit : des mensonges. La tromperie et la mauvaise foi font, hélas, massivement, partie de la psycho-structure des humains, pour des raisons qu'il revient au psychologue et au psychanalyste d'explorer. Dans un chapitre ultérieur nous nous efforcerons à analyser dans le détail ce type d'embûches et d'obstacles qui encombrant la recherche de la vérité. Celle-ci se révélera une perle qui demande une plongée en apnée pour être trouvée.

En attendant, dans une première approche, notre regard devra se méfier de ce que Francis Bacon appelait les "idoles du forum", autrement dit, les préjugés et les déformations qui s'imposent à notre esprit comme autant de prismes déformants, les illusions idéologiques.

Laissons de côté la discussion banale des erreurs que peuvent nous apporter nos cinq sens. Nous les connaissons désormais assez bien pour nous en méfier et pour en déjouer les astuces. Laissons de côté aussi le "trou de la serrure" par lequel nous regardons l'être, entre l'infiniment petit (la longueur de Planck, $1,6 \times 10^{-35}$ mètres) et l'infiniment grand de l'observable, jusqu'aux dernières galaxies ($4,4 \times 10^{26}$ mètres), avec

l'appui des appareils les plus sophistiqués, du microscope électronique au télescope Hubble.

Tournons-nous vers les illusions sournoises, parfois radicales, qui se glissent subrepticement dans le fonctionnement de notre cerveau.